

Tribus Texte de Nina Raine, mise en scène de Frédéric Blanchette

Peepshow Texte et mise en scène de Marie Brassard

On ne badine pas avec l'amour Texte d'Alfred de Musset, mise en scène de Claude Poissant

Vinci Texte et idée originale de Robert Lepage, adaptation et mise en scène de Frédéric Dubois et Pierre Philippe Guay

Gilbert David

Numéro 255, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2016). Compte rendu de [*Tribus* Texte de Nina Raine, mise en scène de Frédéric Blanchette / *Peepshow* Texte et mise en scène de Marie Brassard / *On ne badine pas avec l'amour* Texte d'Alfred de Musset, mise en scène de Claude Poissant / *Vinci* Texte et idée originale de Robert Lepage, adaptation et mise en scène de Frédéric Dubois et Pierre Philippe Guay]. *Spirale*, (255), 82–85.

Considérations intempestives sur le jeu

Par Gilbert David

TRIBUS

Texte de Nina Raine,
mise en scène
de Frédéric Blanchette

VINCI

Texte et idée originale
de Robert Lepage,
adaptation et mise
en scène de
Frédéric Dubois
et Pierre Philippe Guay

PEEPSHOW

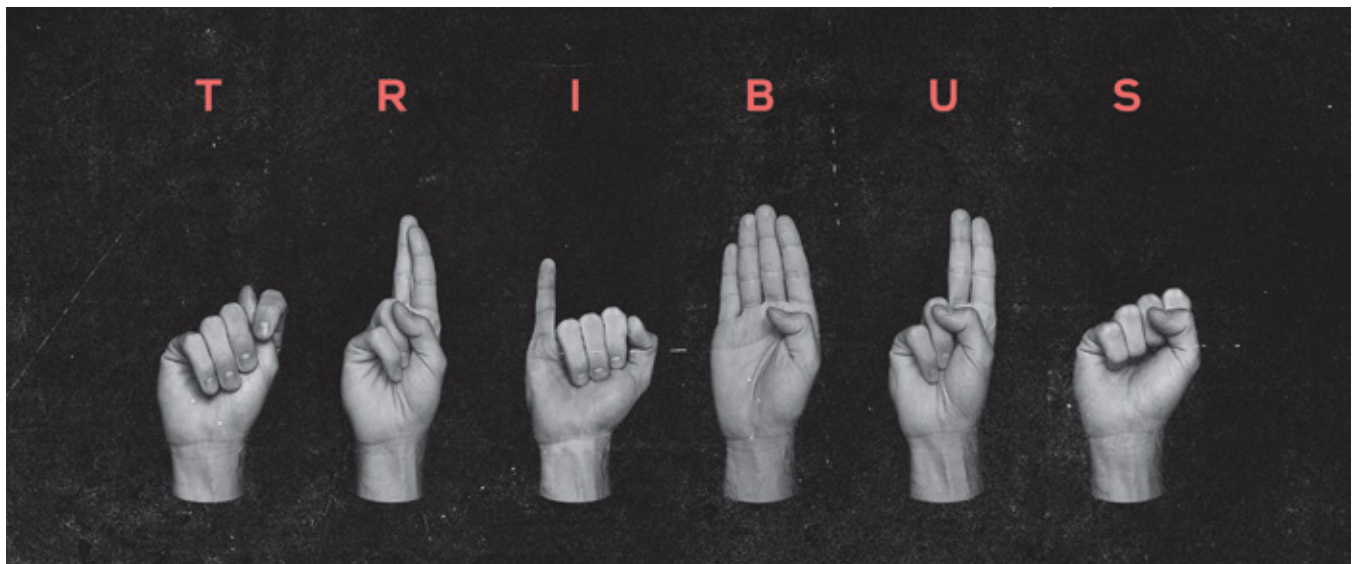
Texte et mise en scène
de Marie Brassard

ON NE BADINE

PAS AVEC L'AMOUR

Texte d'Alfred
de Musset,
mise en scène
de Claude Poissant *

À lire les critiques courantes de spectacles dans les journaux ou en ligne, on pourrait croire que le théâtre au Québec connaît un véritable Âge d'or, tant les éloges pullulent. C'est pourtant là un symptôme flagrant de la complaisance dans laquelle campent nos contemporains, trop souvent enclins à prendre des vessies pour des lanternes - j'en veux pour preuve les ovations debout qui saluent presque à tout coup la fin d'une représentation, abolissant dès lors toute hiérarchie dans l'appréciation d'une production scénique. De même, je défie quiconque de relever ne serait-ce que vingt productions ayant fait l'objet de critiques mitigées sur les quelque 150 et plus ayant pris l'affiche à Montréal durant la saison 2014-2015. Un tel niveau de réussite artistique a de quoi laisser pantois ! Nous nageons ainsi en pleine euphorie médiatique, galvanisée sans doute par la nécessité comptable de ne pas effaroucher les commanditaires... Même Radio-Canada qui, pourtant, devrait être à l'abri du petit chantage au boycott de pub (mais où l'on ne craint pas les relations incestueuses), n'a de cesse de verser dans le jovialisme tous azimuts. L'autocensure (sinon l'incompétence) est pour ainsi dire devenue la règle et, bien entendu, ce n'est pas le « beau milieu » qui va se plaindre d'un tel ronronnement favorable. Et pourtant, qui peut croire qu'un tel régime peut contribuer à tirer notre théâtre vers le haut ? Dans la présente chronique, je vais me pencher sur différentes pratiques de jeu pour tenter de mettre en relief ce qui mine ou illumine l'acteur sur nos scènes.



Jouer vrai ?

Prenons d'abord *Tribus* de Nina Raine, dans la mise en scène de Frédéric Blanchette à La Licorne. La pièce a eu un succès instantané lors de sa création au Royal Court de Londres en 2010 et elle possède plusieurs ingrédients dont la tradition anglo-saxonne fait volontiers ses choux gras : un thème humaniste, une intrigue bien ficelée autour d'une figure exemplaire - ici un sourd et muet de naissance que sa famille a contraint de cacher sa surdité -, le tout dans une langue pimentée de traits humoristiques - on en fera sûrement un film avant longtemps. Ici, il faut donc prendre garde à respecter le style de jeu propre à un drame qui se veut réaliste ; or, le metteur en scène installe ses comédiens sur une scène bi-frontale, sans pour autant que l'action autorise des décrochages à l'intention des spectateurs. Il en résulte un spectacle bancal, dans un décor très laid, où chaque acteur s'est mis sur le pilote automatique, sans avoir approfondi un tant soit peu la condition existentielle de son personnage - à une exception : le sourd-muet incarné avec justesse et aplomb par David Laurin. Mais l'ensemble reste infiniment prévisible et convenu, comme si, pour jouer vrai, il fallait s'en remettre à des solutions de facilité ! Si bien que cette approche paresseuse et superficielle finit par discréditer la dramaturgie qu'elle est censée servir.

Deux solos à la dérive

En quittant les sables mouvants d'un réalisme de pacotille, trouve-t-on mieux du côté des productions qui favorisent la franche théâtralisation ? Pas vraiment, si j'en juge par la reprise de deux solos renommés avec de nouveaux interprètes : *Peepshow* de Marie Brassard, créé en 2005, et *Vinci* de Robert Lepage dont la création remonte déjà à 1986. Je noterai d'abord qu'il n'est pas du tout évident que le solo en tant qu'art de la performance

puisse transiter facilement de son créateur à un nouvel acteur. Le solo ainsi entendu (contrairement au monologue dit dramatique, comme *La liste* (2008) de Jennifer Tremblay) implique la prise en compte de la triple fonction d'auteur-acteur-agent scénique *chez le même artiste*. Par conséquent, faire l'impasse sur cette triangulation matricielle ne peut que poser problème.

En ce qui concerne Robert Lepage, *Vinci* fut son premier solo et, à l'époque, il avait imposé avec panache ce type de spectacle où les métamorphoses de l'espace et des personnages étaient produites par sa seule inventivité visuelle et vocale, en magnifiant l'aura égotiste d'un jeune photographe, perturbé par la mort d'un être cher et convaincu de partir en voyage en Europe en quête du sens de l'art. Certes, Lepage a pu au fil du temps confier à un Marc Labrèche ou à un Yves Jacques l'interprétation de certains de ses solos, mais il s'agissait davantage d'un clonage qui imposait une partition très stricte aux nouveaux acteurs dans un cadre scénographique inchangé et, surtout, sous la direction même de Lepage. La proposition de Frédéric Dubois de remonter *Vinci* est donc une première, puisqu'il s'est risqué à mettre en scène un solo créé par Lepage et, contre toute attente, parce qu'il a décidé de répartir le texte original entre deux interprètes. Alors, bonjour les dégâts : le spectacle est sans intérêt car le texte, débité par des acteurs à la limite de l'amateurisme, trahit toutes ses faiblesses anecdotiques que ne réussit pas à transfigurer une scénographie qui cherche à donner le change onirique en recourant à des miroirs et des panneaux translucides. Mais, voilà, ce n'est pas un rêve que cette quête d'un petit Québécois hanté par le génie de Vinci, et on se retrouve devant un objet inhabité et privé de l'énergie souveraine qui a fait le bonheur de la création voilà trente ans. Ne chausse pas qui veut les souliers de Lepage...

Le cas de *Peepshow* est similaire : ici encore, Marie Brassard, qui signe la mise en scène de cette reprise, peine à transmettre à Monia Chokri la présence irradiante qui constitue la substance vibrante de ses solos. Par exemple, le texte est récité sur un ton monocorde, sans fouiller les situations pourtant contrastées d'une méditation intimiste sur le désir, laquelle admet de multiples embranchements - ainsi l'épisode d'une jeune femme qui est suivie par un inconnu dans la rue la nuit n'a rien d'angoissant, faute d'une rythmique apte à exprimer son anxiété grandissante. Et puis le spectacle s'étire en longueur sans vraiment parvenir à toucher, malgré les intenses appuis musicaux joués en temps réel et les projections vidéo qui instillent un climat plus ou moins inquiétant. Ainsi la production reste-t-elle impuissante à transcender la teneur anecdotique du matériau textuel, alors que le costume déréalisant et la perruque grise blonde de *vamp* dont on a affublé l'actrice m'ont laissé de glace : il faut bien en conclure que la recherche de l'étrangeté, qui aurait dû déboucher sur un objet déstabilisant, porté par l'intensification d'affects, s'est égarée dans les platitudes d'une prestation désâmée. Bref, il serait très étonnant que cette proposition prenne le chemin d'une tournée internationale, comme ce fut le cas pour Marie Brassard lors de la création...

Musset par Poissant : un proverbe enjoué au diapason de l'éternelle jeunesse de cœur

Pour sa part, Claude Poissant entreprend brillamment, avec *On ne badine pas avec l'amour* de Musset, son directorat au Théâtre Denise-Pelletier, dont la mission éducative tournée d'abord vers les jeunes du secondaire ne s'est pas accompagnée depuis longtemps d'une stratégie capable de rejoindre un plus large auditoire, toujours freinée il est vrai par l'occupation d'une salle ingrate que sa rénovation pourtant récente n'a pas vraiment

améliorée... Je crois, si je peux me permettre, que l'espace en hauteur de cette salle se prêterait à l'aménagement d'un plateau fortement déporté vers son centre, pour ne pas dire à l'installation d'une scène élisabéthaine – dont on peut certainement regretter l'absence au sein du parc théâtral à Montréal. Mais bon, il faudra continuer de faire avec une scène à l'italienne et une salle de quelque 800 places, régulièrement amputée d'un bon tiers de ses fauteuils par l'ajout de draps sombres sur les dernières rangées...

On ne produit plus guère le « *théâtre dans un fauteuil* » de Musset, qui n'a d'ailleurs pas été écrit pour être joué. Musset n'est pas le romantique dont l'affuble une certaine légende qui confond le calendrier ou le poète avec les visées réelles du dramaturge, car ses pièces, sauf *Lorenzaccio*, suivent un canevas plutôt classique et les questions passionnelles qui l'intéressent le rapprochent davantage de Racine et de Marivaux que de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas. Quoi qu'il en soit, Poissant a su tirer parti de sa profonde connaissance des écritures contemporaines pour insuffler un je ne sais quoi de fraîcheur moderne aux jeux cruels auxquels se livrent Perdican et Camille, ce qui finit par conduire Rosette (bien campée par Rachel Graton), manipulée par Perdican pour attiser la jalousie de Camille, à s'enlever la vie – coup de théâtre par lequel se termine tragiquement le « proverbe » *On ne badine pas avec l'amour* (1834).

Poissant a d'abord eu raison de situer l'action dans un espace intemporel, bien servi par de hauts panneaux monochromes et anguleux, un immense arbre stylisé et une fontaine centrale qui troue parfois le plateau dans le décor constructiviste de Simon Guilbault qu'éclaire avec subtilité Alexandre Pilon-Guay. Les costumes de Marc Sénécal vont dans le même sens, en affranchissant les comédiens des attirails d'époque et en composant des identités fortes aux nets accents ac-



Monia Chokri dans *Peepshow*
Photo : Caroline Laberge

tuels. Quant au jeu, Poissant oppose franchement deux mondes antinomiques, dotés chacun d'une gestualité propre : d'un côté, dans la veine comique, celui des représentants du pouvoir patriarcal, avec un curé (Martin Héroux) et deux tuteurs ridicules à souhait (Denis Roy et Christiane Pasquier) qui parasitent le Baron têtue et dépassé d'Henri Chassé qui se veut le champion d'un mariage arrangé entre Perdican et Camille ; de l'autre, sous le mode de la séduction dansante, un triangle amoureux soumis aux doubles discours de ses deux protagonistes principaux : la réussite

de ce spectacle est d'emblée attribuable à l'interprétation élégante, sensuelle et fougueuse de Francis Ducharme (Perdican), à laquelle Alice Pascual (Camille) répond tantôt avec assurance, tantôt avec une froideur excessive, peut-être due au trac d'une première très courue... Chose certaine, on assiste à un renouveau artistique dans le théâtre le plus à l'est à Montréal et on ne s'en plaindra pas ! ■

* TRIBUS. Texte de Nina Raine, traduit par Jean-Simon Traversy, mise en scène de Frédéric Blanchette, décor et costumes d'Elen Ewing, éclairages d'André Rioux. Avec Caroline Bouchard, Catherine Chabot, Benoît Drouin-Germain, David Laurin, Jacques L'Heureux et Monique Spaziani. Une production de LAB87 en codiffusion avec La Manufacture. À la Licorne, du 8 au 19 septembre 2015.

VINCI. Texte et idée originale de Robert Lepage, adaptation et mise en scène de Frédéric Dubois, décor de Marie-Renée Bourget Harvey, costumes de Virginie Leclerc, éclairages de Caroline Ross, musique de Pascal Robitaille. Avec Pierre Philippe Guay et Olivier Normand. Production du Théâtre Périscope, présentée au Théâtre Hector-Charland (*L'Assommoir*) le 6 octobre 2015, dans le cadre d'une tournée à travers le Québec.

PEEPSHOW. Texte et mise en scène de Marie Brassard, scénographie de Simon Guilbault, costumes de Ying Gao, maquillage et coiffure d'Angelo Barsetti, éclairages de Sonoyo Nishikawa, musique live d'Alexander MacSween, sonorisation et traitement sonore de Frédéric Auger, réalisation vidéo et montage de Pascal Grandmaison. Avec Monia Chokri. Coproduction d'Espace GO et d'Infrarouge. À l'Espace GO, du 15 septembre au 10 octobre 2015.

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR. Texte d'Alfred de Musset, mise en scène de Claude Poissant, décor de Simon Guilbault, costumes de Marc Senécal, éclairages d'Alexandre Pilon-Guay. Avec Adrien Bletton, Henri Chassé, Francis Ducharme, Rachel Graton, Olivier Gervais-Courchesne, Martin Héroux, Alice Pascual, Christiane Pasquier et Denis Roy. Production du Théâtre Denise-Pelletier, du 30 septembre au 24 octobre 2015.

Musset n'est pas le romantique dont l'affuble une certaine légende qui confond le calendrier ou le poète avec les visées réelles du dramaturge

Alice Pascual et Francis Ducharme
dans *On ne badine pas avec l'amour*
Photo : Gunther Gamper

